

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Quand on revient de la campagne, mille préoccupations vous assiègent. C'est d'abord l'installation générale de la maison, qui tous les ans, à pareille époque, remet en question les nouvelles exigences du confort. Et puis, c'est la nécessité dans laquelle on se trouve de se mettre au courant du mouvement de la mode, opération que précède une minutieuse visite pratiquée dans la garde-robe des différents membres de la famille.

La femme, — car c'est elle surtout que ce soin regarde, — se livre alors à toutes les combinaisons imaginables pour tirer du passé un présent acceptable ! Mais la besogne n'est pas toujours aisée. Le moyen, en effet, de transformer un costume à falbalas et retroussis déjà vieux d'une année, — si beau qu'il ait été d'ailleurs, — en une de ces robes à la Bulgare, tant prisées aujourd'hui, dont le pli Watteau s'étale si simplement ? Le moyen de métamorphoser en un instant par la toilette, comme ils viennent de l'être par le temps, la fillette grande demoiselle, le petit garçon en jeune monsieur ?...

Toute femme, quelles que soient sa position de fortune et sa réputation d'élégance, si elle est sérieuse, subit ces préoccupations. — L'élégance n'est pas autre chose, du reste, que le choix raisonné des expressions du langage, des objets dont chacun s'entoure, des vêtements et des couleurs que nous adoptons pour notre habillement, — et j'ajouterai l'habitude surtout de vivre ainsi.

Cela dit, nous allons, si vous le voulez bien, passer en revue les différentes façons d'utiliser les splendeurs passées.

La cuirasse et le tablier sont tout d'abord appelés à rendre de véritables services, ces deux parties du costume pouvant être en velours ou en toute autre étoffe que le fond de la toilette auquel, nécessairement, les manches doivent se rapporter.

Les rayures ajoutées, et faites avec des galons ou des bandes de velours, suffiront à rajeunir complètement une robe de soie ;

il serait alors conforme à la mode d'en faire la partie supérieure de la toilette, c'est-à-dire le corsage et le tablier, pour les porter avec un jupon de velours. Cela constituerait un ensemble fort coquet, et en définitive assez économique : car nous supposons que le jupon de velours se trouve, aujourd'hui, dans la garde-robe de toutes les femmes dont la mise est soignée.

Il est aussi un moyen de changer l'aspect d'une jolie robe de faille noire. Prenons pour point de départ un costume complet : corsage et double jupe ornés de volants et de plissés. Après avoir décousu et rafraîchi le tout, on forme d'abord le jupon par un devant tout coulissé, établi avec les garnitures et le petit jupon ; puis on ajoute derrière deux larges de velours, qui constituent le fameux double pli à la Bulgare et la traîne de rigueur. — Pour rendre ce jupon plus élégant encore, on pourrait, sur le tablier, masquer les réparations du coulissé par de petites passementeries perlées, et ajouter ensuite une dentelle perlée pour encadrer le tout. — Quant au corsage, on le remplace par une cuirasse en velours, avec des manches en faille coulissées.

Pour une robe de velours, le changement à opérer n'est pas moins facile. Le matelassé fait fureur en ce moment, et rien ne s'allie mieux que ces deux étoffes dont on fait de ravissantes toilettes. Que l'on emploie le matelassé comme garnitures, par larges bandes rayant un jupon de ve-

lours, ou comme cuirasse et tablier, ou encore sous forme de pli à la Bulgare, l'effet obtenu est toujours fort élégant.

Les larges entre-deux perlés de pois, ayant de dix à douze centimètres, produisent un très brillant effet sur le velours ; j'en ai vu qui encadraient le devant du jupon et le milieu du pli Watteau, tandis que des bandes plus étroites ornaient le corsage.

Ce mélange d'étoffes, matelassé de velours, velours et soie-



P. N° 232. — COIFFURE DE SOIRÉE.

Modèle de M. H. de Bysterweld (rue du Faubourg Saint-Honoré, 5).

se produit également dans les modes masculines. Ainsi, j'ai remarqué, dans les vitrines de certains chemisiers, des cravates-châles en matelassé et velours, d'autres en satin et velours; j'ai vu aussi des gilets en matelassé et en velours frappé. — Les caprices de la mode s'étendent d'ailleurs, pour ces messieurs comme pour nous, jusqu'aux moindres détails, ce qu'on pourrait appeler les infiniment petits de la toilette. Ainsi, pas plus tard qu'hier, ces élégants portaient encore, comme canne favorite, un mignon rotin dont la tête, simplement tournée, était entourée d'un petit serpent en argent ciselé. Aujourd'hui, le vent du changement a soufflé et le mignon rotin a fait place à une légère canne en ébène, terminée par une main fermée sur un couteau d'argent!

A propos de fashion, voici bien autre chose! C'est de l'écriture qu'il s'agit.

Il paraît que les pattes de mouches et l'anglaise allongée ne sont plus du tout dans le mouvement de la mode. Une femme qui se pique d'élégance aujourd'hui, doit avoir une écriture à la Sévigné, — c'est-à-dire très écolière, avec de hauts jambages. — On ne dit pas si le style doit suivre l'écriture. En revanche, il n'est pas jusqu'au papier à lettre qui n'ait dû subir d'importantes modifications. Ainsi, c'est sur des feuillets d'album que l'on fait maintenant sa correspondance. Le nouveau papier rattrappe en largeur ce qu'il perd en hauteur; quant aux chiffres armoriés, aux emblèmes de toutes sortes, ils sont entrecroisés et tellement allongés qu'ils embrassent toute la hauteur du papier!...

Mais revenons à nos modes féminines dans le domaine desquelles j'ai deux jolies toilettes à noter.

L'une est une robe en faille gris foncé, garnie en gris clair. Jupou à traîne, avec grand volant monté à plis doubles, garni en haut et en bas de doublés plissés. Tablier assez long, terminé de même. Corsage orné de biais gris perle, rayant le milieu du dos et des devants. Revers disposés sur les côtés de la jupe où il remontent en formant un coquillé jusque sous la basque du corsage. Dans le milieu de la jupe, par derrière, le pli Watteau est traversé par des guirlandes de fuchsias, brodés et découpés en faille assortie, et qui relient d'un côté à l'autre les deux revers.

La seconde toilette est en faille noire. Jupou à traîne, avec pli Watteau derrière, garni à quinze centimètres du bas des devants d'une large bande en cachemire bleu ciel, coulissé par cinq rangs assez serrés et dont les deux extrémités sont ruchées. Le tablier, en faille noire, est orné de trois rangs de franges grelots en laine bleu ciel, qui le coupent en trois parties égales; les côtés sont drapés et réunis sous le pli double de la jupe. Corsage en faille noire, genre cuirasse, lacé derrière par un lacet bleu; gilet bleu ciel, devant encadré d'une coulisse en pareil faisant le tour du cou et des devants. Manches de soie à double cornet, avec draperie en cachemire bleu remplissant le milieu.

Rien de plus en faveur en ce moment que cet alliage de cachemire et de soie, patronné par les vraies grandes dames. La polonaise-blouse en cachemire blanc ou de nuance très claire est même reçue le soir. Il est vrai que ce cachemire équivalait réellement à de la soie; on le brode, on le garnit de riches dentelles, et on finit par prouver... qu'il y a toujours moyen de faire de l'élégance quand même.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 232.

COIFFURES DE SOIRÉE. — L'exécution de cette charmante coiffure, due à M. de Bysterweld, est on ne peut plus simple et facile.

Les cheveux sont ondulés, relevés, puis attachés au-dessus de la tête, sans être tirés. Le devant est séparé par mèches tirées et ondulées à l'eau. Sur le dessus de la tête, une grosse torsade très bouffante; beaucoup d'air. Les ondulations, qui ont été faites très larges, sont fixées par des épingles.

Cette gracieuse coiffure se termine derrière par une natte catogan, à laquelle se mêlent des coques de ruban en harmonie avec la toilette.

G. N° 433.

COSTUME DE VILLE, en drap côtelé noisette, avec bandes de la même étoffe en marron foncé. — Ce costume peut servir de robe d'intérieur et de costume de sortie. Comme robe de maison, on laisse tomber la jupe dans toute sa longueur et l'on a soin de tourner les deux pointes de la ceinture par derrière; tandis qu'au costume de sortie, les pointes sont tournées devant, la jupe relevée par des pattes qui s'attachent en dessous du gros pli de derrière, et l'on ajoute une veste sans manches également en drap côtelé marron. — Une garniture de boutons de fantaisie est posée sur la bande de devant et celle de derrière. — Jupou en faille marron à larges plissés. — Chapeau en gros de Suez marron, avec mélange de coques de faille. Plumes noisette et marron posées sur le devant de la calotte. Dessous, garniture de feuillage bronzé avec coques de faille.

G. N° 455.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en velours tramé vert bouteille et vigogne de teinte un peu plus claire. — Jupe à traîne peu sensible en velours, montée par un large pli Watteau uni, terminée devant par deux volants peu froncés, montés à tête, et qui se perdent près du pli Watteau. Tablier en vigogne, formant trois étages, avec une belle frange grillée en laines assorties, posée sur tous les bords. Les côtés du tablier se renissent, au moyen d'agrafes ou de cordons, sous le pli Watteau. — Cuirasse demi-ajustée, en vigogne, entourée de franges pareilles aux précédentes, fermée devant par des motifs en passementerie. Col montant, en velours, avec un collier de franges. Pochette sur le côté garnie de même. Manches en velours, terminées par un volant et des franges en laine. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre gros vert, garni de plumes de coq, de ruban assorti et d'une rose ouverte, placée sur le côté.

2. Ce costume est le même que le précédent, avec cette différence qu'il est en velours et faille noirs. Le corsage uni, est ajusté; les devants se terminent en pointes arrondies, et le postillon derrière est fermé par un double pli en velours, faisant suite à celui de la jupe. — Une aumônière en velours, ornée de franges est posée sur côté du tablier.

Description de la planche coloriée n° 1123.

1. Jeune garçon de 12 ans. — Pantalon en drap noir. — Paletot avec collet en drap tourterelle. Ce vêtement, qui sert de pardessus, recouvre un veston et un gilet noirs. Sa forme est droite et rappelle le sac; les manches sont larges. Un galon marron garnit tous les bords. — Chapeau en feutre noir.

2. Petite fille de six ans. — Costume en cachemire des Indes gris perle et taffetas ponceau. — Le jupon, court, est plissé devant, et cette partie est encadrée d'un revers en taffetas fixé par des boutons de nacre. Pouff formant seconde jupe derrière, avec franges en soie ponceau sur les bords. — Gilet Louis XV en taffetas, avec col en cachemire formant revers. — Veste « chasse Louis XV », en cachemire, à longues basques devant; col rabattu et revers ornant le haut et le devant, qui est très ouvert afin de laisser le gilet à découvert; manches bouffantes dans le haut et plissées dans le bas, avec un parement de taffetas. — Lingerie plissée. — Chapeau de feutre gris à bords renversés, garni d'une draperie ponceau et d'une plume grise. — Demi-bottes en chevreau gris à bouts vernis.

3. Fillette de 12 à 13 ans. — Costume en vigogne. — Le jupon est terminé par un plissé surmonté d'un velours brun. Tunique blouse, serrée à la taille par une ceinture en velours, garnie dans le haut du corsage par des bandes de velours formant demi-bretelles. Manches Haydée, garnies de velours; franges et velours sur tous les bords inférieurs.

4. Jeune garçon de 7 à 9 ans. — Costume en drap scabieuse. — Pantalon fermé au genou par des boutons posés sur le côté. Gilet à châle garni de boutons noirs très petits. Veston entouré d'un col-châle en velours noir

doubles boutons pour le fermer au milieu seulement, le bas s'écartant sur le gilet. — Chemise d'homme.

5. Fillette de 10 ans. — Robe de chambre en cachemire bleu ciel, entourée sur tous les bords, dans le haut, devant, dans le bas et aux manches, de matelassé en soie blanche. — Cette robe de chambre, de forme princesse devant, est montée par un double pli creux au milieu derrière. — Pantoufles Louis XVI en soie bleue assortie.

CHRONIQUE MONDAINE

Tout le monde sait avec quelle inépuisable charité M^{me} la duchesse de Fitz-James poursuit son œuvre des pauvres malades sans asile. Les hôpitaux n'admettent point les infirmes, les hospices des vieillards ne veulent recevoir que des incurables. C'est à venir en aide aux pauvres déclassés de la souffrance, à faire qu'ils soient visités, pourvus et soignés chez eux, que s'emploie la fondation de M^{me} de Fitz-James.

Le 20 octobre, une grande matinée dramatique et musicale a été donnée, au profit de l'œuvre, au château de Louveciennes. La composition du programme, le nom des gens du monde et des artistes (M^{me} Viardot en tête), qui se sont empressés d'y vouloir figurer, l'intérêt qui s'attache aux illustres patronesses, tout portait d'avance à croire que cette fête de la bienfaisance serait des plus brillantes et des plus productives pour les misères qu'il s'agit de soulager. Cette attente n'a point été trompée, et M^{me} la vicomtesse de Janzé, qui avait bien voulu prêter le pavillon de Louveciennes pour lui servir de théâtre, a pu se féliciter d'avoir ainsi contribué au succès de la bonne œuvre entreprise.

Louveciennes, acheté par la comtesse du Barry, mais bâti par Mansard, est un élégant pavillon de style néo-grec, s'élevant en vue des plus larges horizons. Enrichi naguère par les peintures de Wateau, les marbres d'Allegre, le buste de Pajou, il abrite maintenant encore ce merveilleux portrait de Mme du Barry, peint par Drouais, dont Gozlan a dit qu'il rappelle « un oiseau rare et une fleur charmante, un cygne et un lys, » ajoutant que « tout en lui est fier, distingué et tendre. »

Peu d'heures après qu'on a eu fini de chanter à Louveciennes pour les pauvres malades, on chantait pour les privilégiés au château de Quincy, chez la marquise d'Aoust. Dans ce domaine d'art, d'élégance et d'esprit, il y a eu opéra et comédie. C'est le maître de céans qui s'était chargé de la partition et l'on sait, par l'audition de l'*Amour voleur*, comment il s'en acquitte. Pour la partie purement de comédie, l'*Homme à la clé* figurait au programme.

Les interprètes étaient la marquise d'Aoust, sa sœur et quelques-uns des hôtes du château de Quincy, — tous artistes éprouvés au feu de la rampe et connaissant les planches, mérite rare parmi les mondains.

Les gens du monde, en effet, sont pour la plupart, ainsi que l'a fait remarquer dans le *Sport* notre confrère Bachaumont, d'une inaptitude remarquable en matière de théâtre: dès qu'ils sont devant un paravent, ils perdent cette aisance, cette grâce et cet art de l'intonation qui, l'instant d'aparavant dans l'atmosphère libre de leur salon, vous les faisaient trouver des comédiens sans pareils. Joués par des comtes et des marquises ayant parchemins, les proverbes de Musset ou de M. Octave Feuillet semblent perdre leur faveur et, chose plus curieuse, leur vérité. Les descendants des croisés ne savent être gentilshommes qu'à la ville; à la scène, ils sont embarrassés et gauches. A la princesse de Beauvau et cinq ou six autres individualités mondaines, la généralité des comédiens de salon reste au-dessous de la plus humble troupe de province comme diction et aisance, — à la scène s'entend, car comme costume et sentiment de la tenue, c'est hors pair. La voix est ce qui manque le plus aux mondains qui s'essaient dans la comédie et ils ont assez volontiers l'air de parler à travers des miroirs.

Le prince de Ligne, cet homme de tant d'esprit, — M^{me} de Staël cette femme de génie, — étaient des comédiens détestables et d'un grotesque achevé. L'impératrice Eugénie voulut une fois tenter de jouer la comédie à l'exemple de la reine Marie-Antoinette. M. Octave Feuillet écrivit un proverbe spécialement pour elle: *Le Portrait de la marquise*.

— Jamais je ne recommencerais, dit-elle après la représentation; l'on se sent trop peu soi en pareils cas.

Il faut bien reconnaître que tous les comédiens du monde n'ont pas autant de retenue. De là vient qu'Augustine Brohan, malgré tout l'ascendant que lui donne son incomparable talent, décline le plus qu'elle peut les demandes de conseil dont elle est assaillie par les comédiens de salon:

— Ils sont tout à fait charmants, dit-elle; seulement, chez eux c'est le lièvre qui apprend au chef la façon de le mettre en civet; à quoi bon alors la *cuisinière bourgeoise*?

Aussi la comédie de société, dans les conditions sûres d'un agréable résultat, n'est-elle acceptable qu'à de très rares foyers: le château de Quincy est de ces privilégiés, et les applaudissements mérités n'y ont pas manqué le soir dont nous venons de parler.

De toutes parts les châteaux s'animent. A Sivry, il y a eu grande réunion pour l'inauguration des chasses à courre du comte Agnado.

A Esclimont, chez le duc de Bisaccia, le grand événement a été la visite du prince de Galles, et l'on imagine sans peine quelles fêtes ont dû être données à cette occasion.

On y a remarqué, comme toilettes de promenade portées par la plupart des dames, des costumes en reps anglais ou en tartan varié de carreaux et de nuances et produisant le plus charmant effet. Pour quelques-uns de ces costumes, la seconde jupe retroussée, retenue à la taille du côté gauche, se terminait en écharpe attachée sur l'épaule à la façon écossaise. Une galanterie de façon de robe à l'adresse de l'hôte que l'on fêtait!

Pour coiffure, des chapeaux de feutre de couleur assortie au costume, avec plumes; d'autres avec bordure, brides de velours, et comme des sous, un paquet de fleurs claires, posé le long du bord gauche; ce dernier légèrement retroussé.

Un soir, il y a eu une sauterie au piano dans le grand salon du château. On y a constaté la résurrection du marabout, entreprise par l'une des jeunes femmes le plus poétiquement belles de la réunion. Dans l'admirable chevelure blonde où ils étaient posés haut et mêlés à des fougères en diamant, ces marabouts étaient d'une grâce sans rivale. Le marabout, d'ailleurs, léger et fastueusement élégant, s'harmoniait à merveille avec les toilettes vaporeuses de tulle, de gaze, de dentelle qui veulent l'éclat du lustre. C'est, par excellence, la plume du soir, et patronné comme il l'a été à Esclimont, il va certainement recouvrer cet hiver toute sa vogue d'autrefois.

Succès aussi pour une robe de tulle gris argent, avec tunique-tablier, entièrement pailletée de jais blanc, et nœud-écharpe de satin groseille doublé de gris. Couronné de groseilles rouges et blanches argentées dans les cheveux. Succès encore pour une esquisse toilette Louis XIII, rose et lilas, avec garniture de point de Venise; pour une robe bleue, deux tons, avec garniture de plume et première jupe relevée par une ancre en diamants rete; nue par une chaîne en pierreries. Que sais-je encore!...

La chronique mondaine n'en finirait pas, s'il lui fallait noter toutes les merveilles enfantées par la mode pour les réceptions qui se succèdent en ce moment dans les châteaux. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'on ose encore parler de simplicité... Il est vrai qu'on parle aussi de la fin du monde!...

P. DE LUCENAY.

LES COIFFURES DU JOUR

De tout temps, la coiffure en vogue, sous l'influence d'un sentiment qui n'a pas besoin d'explication, a porté le nom du règne sous lequel elle a vécu. Elle est ainsi devenue comme une sorte d'étiquette caractéristique des diverses époques qui se sont succédées, et l'on peut, en étudiant les modèles que le crayon ou le pinceau nous ont transmis, se convaincre d'un fait : c'est que, comme la toilette est le miroir des mœurs et de l'esprit d'un peuple, la coiffure en est, pour ainsi dire, le reflet ou l'écho.

Pour ne pas étendre cette observation plus qu'il ne peut convenir, nous nous bornerons à rappeler les coiffures Louis XV, Louis XVI et Empire. La coiffure à l'Impératrice a donné le signal d'une seconde édition de la coiffure Empire, qui a fini par tomber dans l'eau après avoir survécu à l'année 1870. Aujourd'hui, nous sommes, de par l'autorité de la mode, en possession du *Septennat*.

Définir exactement ce qui constitue ce genre de coiffure n'est pas absolument facile. Comme aspect, il n'est ni beau ni laid. Personne n'en est enthousiasmé, et tout le monde le porte.

Considérée dans son ensemble, il semble que cette singulière coiffure ne soit ni haute ni basse, et cependant, par sa disposition, elle est à la fois haute et basse; ni large ni étroite, et pourtant large et étroite. On a peine à s'en rendre compte, ce qui ne l'empêche pas d'exister et de régner, à l'exemple de ses devancières.

Pour notre part, nous n'y trouvons point à redire, et nous ne jugeons pas qu'il convienne de la critiquer. C'est, en effet, une coiffure de transition, préparant l'avènement d'une coiffure définitive, qui ne saurait logiquement être autre chose que la coiffure basse.

Celle-ci venue, il s'agira de la baptiser; il faudra se mettre à la recherche d'un nom. Quelle sera l'étiquette de cette créature de l'avenir, le titre de cette nouvelle favorite? A vrai dire, ce n'est point ce qui nous occupe, et nous laissons aux dieux le soin d'en décider. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que si la coiffure est basse, les dames n'auront pas à s'en plaindre, parce qu'avec les coiffures basses, la femme est toujours jeune, toujours gentille, toujours de bonne humeur. Et les coiffeurs eux-mêmes n'auront qu'à s'en réjouir, parce que le contentement de leurs jolies clientes se traduit toujours par une foule de compliments.

A. G.

Un assez grand nombre de personnes se sont étonnées d'apercevoir au poignet du grand-duc Constantin, pendant son récent séjour à Paris, un bracelet en cheveux qui ne le quitte jamais. Ces cheveux sont ceux de la grande-duchesse Alexandra, sa femme, et ce motif suffirait à justifier l'originalité du grand-duc. Mais il n'y a pas là de sa part une originalité.

Le *Sport* nous apprend en effet que le fait de porter un bracelet, pour les hommes, est d'usage fort répandu en Russie, et il s'y rattache presque toujours quelque souvenir d'affection, quelque douce superstition. Quelques hommes, tels que le grand-duc Waldimir et le grand-duc Nicolas, son cousin, ont jusqu'à trois anneaux au bras. Un grand nombre de ces bracelets sont ornés de turquoises, pierre qui, dit-on, porte bonheur.

De Russie, la mode pour les hommes de porter des bracelets a gagné l'Angleterre, où les princes de la famille royale ont été les premiers à les patronner; puis, importée à Paris par quel-

ques individualités étrangères, notamment par le duc de Hamilton et son frère, elle y a conquis, parmi les hommes de haute vie, des adhérents qui s'augmentent chaque jour.

— Cet ornement féminin au poignet masculin est tout un emblème, disait dernièrement une grande dame d'esprit: il signifie que si l'homme s'agit, la femme le mène.

L. S.

L'ART DE LA TOILETTE

Un critique éminent, M. Charles Blanc, membre de l'Institut, a très clairement résumé, dans un remarquable travail sur le *Vêtement des femmes*, les principes qui régissent l'art de la toilette. Nous pensons être agréable à nos lectrices en reproduisant ces intéressantes et précieuses indications, dont elles ne manqueront certainement pas de tirer un très grand profit.

CH. DAVID.

I

En dépit des innombrables variétés que comporte l'art de la toilette, cet art est soumis, comme tous les autres, aux trois conditions invariables du beau, qui sont l'ordre, la proportion et l'harmonie.

Le corps humain ou, pour dire comme les artistes, la figure humaine, étant à la fois un modèle d'ordre, un exemple de proportion et un type d'harmonie, il est naturel que ces trois qualités distinguent le vêtement de l'homme et encore plus celui de la femme, puisqu'elle a dans la vie la mission de plaire.

L'ordre? il se manifeste par la similitude et la correspondance qui existe entre les organes doubles et les membres symétriquement rangés à droite et à gauche de la ligne médiane. Et comme la symétrie du corps humain, lorsqu'elle est rompue par le mouvement, se retrouve dans l'équilibre, l'ordre que doit présenter la toilette d'une femme résultera de la symétrie qu'offriront les parties correspondantes et surtout les ornements relatifs à la pesanteur, tels que les pendants d'oreilles, et de la place qu'occuperont dans l'axe de la coiffure, ou sur la ligne médiane du corps, les bijoux, les touffes de fleurs, les bouquets, les coques de ruban qui parent la chevelure, les médaillons du collier, les boucles, les nœuds de ceinture, les jabots de dentelle, les soutaches régulières du paletot, les rangées de boutons et les suites graduées de brandebourgs, de biais en taffetas, de motifs en jais.

Une toilette peut être jolie, sans doute, avec quelques défauts intentionnels de symétrie, une rose que l'on met de côté dans la coiffure, ou bien un relevé retenu par une boucle ou par un nœud de ruban sur une seule hanche; mais il est sûr qu'un ornement placé en dehors de l'axe vertical et non répété donne à la parure un accent de fantaisie que la répétition symétrique n'aurait point. Un certain désordre a quelquefois du piquant, de la gentillesse, de l'attrait; mais, pour mériter son nom, la beauté a besoin tout au moins de cette pondération qui est un des aspects de l'ordre et un équivalent de la symétrie.

Ce n'est pas tout: le corps humain a des proportions typiques en dépit des variétés sans nombre que présente la nature individuelle. La taille moyenne de la femme est plus petite d'un vingt-deuxième que celle de l'homme. Son visage est plus court d'un deuxième, et, comme l'espace entre les yeux reste le même, l'ovale de la face se rapproche plus du rond. La tête, mesurée dans sa longueur, est au moins le septième de la hauteur du corps. Les épaules sont moins larges d'un trentième et les côtes d'un onzième. Il en résulte que les bouts du sein forment avec la fossette du cou un triangle équilatéral.

Telles sont les proportions génériques de la femme, et le vêtement doit les respecter. Cependant, comme il y a toujours chez les individus, enfants de la vie, quelque légère déviation, quelque inégalité qui les éloigne plus ou moins de la perfection typique, il est nécessaire, pour décorer la personne humaine, de racheter les irrégularités qui la déparent, ou de mettre en évidence les rapports heureux qui la distinguent.

Chaque jour, nous voyons des femmes alourdir leur chevelure, par un chignon démesuré et faire de leur tête un édifice qui, par sa masse, devient la cinquième partie de leur corps.

Il est pourtant facile de doubler la hauteur de la tête sans violer la proportion naturelle. Il suffit pour cela de tracer nettement une démarcation entre le chapeau et la tête, de manière que la personne entière paraisse augmentée environ d'un septième, car si la longueur de la tête est contenue un peu plus de sept fois en moyenne dans la longueur totale du corps féminin, elle peut y être contenue huit fois sans que cette proportion soit choquante : c'est la condition même de la sveltesse dans l'un et l'autre sexe. Donc, une coiffure qui exhausse la taille d'une femme d'une hauteur de tête ne fait que prêter de l'élégance à l'ensemble de la silhouette, pourvu que la tête ou la coiffure, encore une fois, ne forment pas une seule et unique masse qui deviendrait alors, pour l'œil, les deux huitièmes ou le quart de la figure entière. C'est ce qui arrive justement lorsque les femmes, à force de vouloir imiter la perruque des postillons, s'affublent d'un chignon énorme, au lieu de ces frisures légères qui tombaient sur la nuque, mais la laissaient entrevoir.

Un jour qu'on parlait devant nous des caprices de la mode et de ses folies, une dame dit vivement : « Après tout, la mode n'est jamais ridicule. » Ce mot n'était qu'une boutade, et toutefois il contenait une part de vérité. Dans un pays comme le nôtre, dans ce pays qui est la patrie de la mode, il y a toujours de l'esprit pour contenir l'extravagance et du goût pour la corriger. Lorsque la mode donne dans un travers, il semble que toutes les professions se concertent pour racheter ses défauts, ou pour les amoindrir. Du jour où les chignons sont devenus à la mode, les femmes, pour ne pas en être écrasées, ont remis en vogue les souliers à hauts talons, et regagnant ainsi ce qu'elles avaient perdu de leur taille apparente, elles ont rétabli la proportion que le volume de la coiffure avait rompue.

Charles BLANC.

(A continuer.)

PROPOS EN L'AIR

La scène se passe sur le boulevard des Italiens, entre minuit et une heure du matin.

Un monsieur, en sortant du cercle, tire un cigare de sa poche. Aussitôt un de ces gamins de Paris à mine de furet, qui ont toutes les spécialités, frotte une allumette contre son pantalon et l'offre au fumeur. Ce dernier lui donne un sou.

Gavroche alors de réclamer :

— Mon prince sait bien, dit-il, que c'est le double après minuit.

*
**

Changement de décor : devant vous, la rue ; à droite, un tas de balayures sans nom.

Personnages : deux chiffonniers, la lanterne à la main, le crochet fouillant dans le tas.

Soudain l'un des deux découvre, au milieu de mille détritiques, un morceau de carotte. Il va l'enlever du bout de son crochet et le jeter dans sa hotte...

Mais son confrère alors prenant un air attendri :

— Oh ! laisse-moi ça, dit-il ; j'ai demain du monde à diner.

*
**

Par un temps de pluie.

UN MONSIEUR (hélant une voiture). — Cocher !... cocher !...

LE COCHER. — Impossible, bourgeois, je suis chargé.

LE MONSIEUR. — Si vous êtes chargé... partez alors !

*
**

Dans la rue Saint-Martin, un de nos amis a rencontré l'annonce suivante qu'il ne cherchait pas :

JOLI APPARTEMENT A LOUER

Pour garçon fraîchement décoré

On a omis d'indiquer si ce garçon « fraîchement décoré » est également orné de glaces !

*
**

On causait de musique et de musiciens.

— Et X..., demanda quelqu'un, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Peuh !

— C'est peu !...

— Il n'est pas ce qu'on appelle un pianiste, non, mais...

— Mais il accompagne très bien.

— Beau mérite !... Les gendarmes aussi accompagnent !

A. Z.

THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — A *Marcelle* dont les jours ont été vite comptés, a succédé une comédie en trois actes, de M. Henri Rivière, *Berthe d'Estrées*, dans laquelle, à notre grand regret, il nous est impossible de voir autre chose que l'erreur d'un homme de talent. M. Rivière a écrit de très originales nouvelles, mais nous avons peine à croire que la scène lui puisse jamais donner les succès du livre.

MM. Grangé et Renard ont, en revanche, esquissé *Entre deux trains*... une scène de mœurs, qui, très bien interprétée par Saut-Germain, a eu la bonne fortune de ne pas dérailler.

CLUNY. — L'activité paraît être la grande vertu de ce sympathique théâtre. Les pièces se succèdent sans désemparer et ce n'est point la faute de la direction si toutes n'obtiennent pas du public un accueil aussi chaleureux. Trois actes de M. Paul Manuel intitulés : *Faits divers*, sont venus corser l'affiche, dignement occupée déjà par les *Bêtes noires du capitaine*. Mais l'influence du contact est si puissante que ces « faits divers » pourraient bien avant peu devenir eux-mêmes des « bêtes noires ».

THÉÂTRE-DÉJAZET. — Etant donné que « la vie est une horloge dont les heures, représentant nos vices, poursuivent leur course en nous laissant le souvenir de nos jouissances, ainsi que de nos déceptions », MM. Léon et Frantz Beauvallet ont tiré de cette pensée philosophique un très-heureux parti.

Grâce à la musique de M. Moniot et aux jolies artistes chargées de figurer en chair et en os ces *Heures diaboliques*, M. de Jallais n'aura pas trop lieu de regretter les *Femmes de Paul de Koch* auxquelles est certainement réservée une fructueuse reprise.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 453. — DESCRIPTION PAGE 518.



COSTUME DE VILLE.



Just Daire

A Levy imp. de Paris. 46.

M. Gombaud & Pils. 4177 Paris

J. J. J. J.

1172

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 22

Journal du Grand Monde

Cartes et Publications

LONDON. Ad. Gombaud, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.



PLANCHE G. N° 455. — DESCRIPTION PAGE 518.



COSTUMES DE PROMENADE.

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAÎT ?

(NOUVELLE)

— Suite. —

VI

Au récit que fit Onésime de sa mésaventure, Jacques et la tante Brigitte furent singulièrement désappointés.

— Pour le coup, s'écria Jacques, c'est à n'y rien comprendre! A-t-on jamais vu pareil toqué que ce Balthazar du diable? J'aurais dû me méfier. Après ça, mon garçon, dit-il à Onésime, la mère des filles n'est pas morte; pour une de perdue, cent de retrouvées. Il ne faut pas te décourager: une femme puissante c'est encore moins rare qu'un merle blanc...

— Mais, interrompit Onésime, las de courir après les filles en général, et en particulier après les filles fortes, si je compte bien, voilà sept mariages manqués; savez-vous que...

— C'est sans doute un bien que tu les aies manqués tous sept. Qui sait ce que la Providence te réserve au bout du compte? Un trésor, peut-être...

— Un chef-d'œuvre, se hâta d'ajouter la tante, qui ne s'était pas fait faute de fulminer contre les Marteau, des gens de rien, des mal-appris, etc.

— La fille d'un comte, continua Jacques.

— Ou d'un marquis, ajouta Brigitte.

— Mais le cœur d'Onésime restait fermé à de si belles espérances. Il n'avait plus désormais tant d'ambition: une fille de sa condition, eût-elle peu ou même pas de fortune, mais honnête, laborieuse et pouvant lui plaire: c'était là tout ce qu'il demandait. Car, en somme, il se marierait pour lui et non pour son père et sa tante Brigitte. Or, il avait pu remarquer que les filles à héritage qu'il lui avait été donné de fréquenter étaient ou orgueilleuses, ou coquettes, et souvent le tout ensemble. Et la coquetterie chez la femme était loin de lui sourire. Il avait vu plusieurs ménages bouleversés, renversés de fond en comble par cette seule cause. Diable! c'était à réfléchir.

Bien que son père et Brigitte le poussassent à recommencer ses tentatives et promissent même de l'accompagner en maints endroits, Onésime, pendant un grand mois, ne bougea non plus qu'un terme.

Un jour, cependant, il se rendit à l'invitation d'un sien cousin qui habitait Etretat, et qui depuis longtemps désirait le voir. On y était, d'ailleurs, en pleine saison de bains, et Onésime se sentait un vague désir d'aspirer les brises marines, de livrer son corps aux baisers de l'onde amère (il avait appris à nager à Fécamp, et se comportait en mer comme un triton), de s'étendre sur le galet et de grimper au sommet de ces falaises d'aval et d'amont, les plus belles de la Normandie.

Nous pourrions ajouter « et les plus étranges ». Tout d'ailleurs à un rare cachet d'étrangeté dans cette charmante bourgade protégée contre la mer par une digue de galets incessamment roulés par la lame. Dire qu'Alphonse Karr a découvert Etretat, ce serait peut-être hasardé, mais à coup sûr il l'a transformé et c'est à quelques pages de ce spirituel et humoristique écrivain, et aussi à quelques croquis du peintre Le Poitevin, qu'Etretat doit la vogue, nous allions dire la célébrité, dont il jouit à l'heure présente. Etretat s'est souvenu de l'un et de l'autre et a donné à deux de ses rues les noms d'Alphonse Karr et Le Poitevin.

Il y avait trois jours qu'Onésime était devenu l'hôte de son cousin, un garçon de cœur nouvellement marié et établi, et qui tirait d'un petit commerce de détail et d'un chalet loué pendant la saison le plus clair de son revenu. Le quatrième, bien avant l'aube, Onésime se leva et monta à la falaise d'aval pour assister à un lever de soleil en mer. Il était tout entier au magnifique spectacle qui depuis quelque temps se déroulait devant ses yeux,

quand tout à coup il entendit pousser un cri déchirant à quelques pas de lui. Ce cri partait d'une anfractuosité du rocher à pic, où venait de glisser une toute jeune femme, laquelle, poussée sans doute par le même désir qu'Onésime, et absorbée par le même tableau, n'avait pas pris garde au danger qu'il y a de s'approcher trop près. Elle s'était, il est vrai, retenue à une touffe de genêts, mais sa position était des plus critiques; ainsi suspendue, la fatigue allait lui faire lâcher le faible point d'appui, ou ce point d'appui, peu solide, lui-même pouvait lui manquer. Dans l'un comme dans l'autre cas, elle devait être précipitée d'une hauteur effrayante, et c'était la mort qui l'attendait.

Onésime, n'écoutant que son courage, ne songea pas au danger que lui-même allait courir en lui portant secours. Il descendit comme il put, s'arc-boutant à chacune des parois, se meurtrissant les mains à toute saillie pouvant lui prêter appui; mais enfin, à force de fatigue et de précautions, il arriva jusqu'à l'imprudente voyageuse, qu'il prit à bras le corps, les pieds toujours appuyés sur des points si peu saillants, qu'il pouvait rouler lui-même jusqu'aux galets, entraînant dans sa chute celle qu'il venait de sauver. Mais, même dans cette situation terrible, la tête ne lui tourna point. Remonter était bien plus difficile encore, presque impossible: il remonta pourtant; mais que d'efforts, que de précautions avant de pouvoir arriver et déposer à terre son précieux fardeau! Enfin, le sauvetage fut accompli. Elle était demi-morte de frayeur; il était à bout de forces et baigné de sueur. Il put voir alors que la femme qu'il venait d'arracher ainsi à une mort certaine était remarquablement jolie et avait une grande distinction native. C'était une baigneuse, à coup sûr, venue pour passer la saison à Etretat; sa mise était à la fois élégante et de bon goût.

Dès qu'elle revint à elle, ce fut une explosion de reconnaissance. Elle remercia avec effusion Onésime, qu'elle appela son sauveur, son bon ange. Toutes naturelles qu'elles fussent, ces expressions, auxquelles il n'était pas habitué, lui allèrent au cœur. Il se trouva largement payé de toutes ses fatigues. Onésime offrit son bras à la jeune femme pour redescendre à Etretat, et jusqu'à l'hôtel Blanquet elle s'appuya sur le bras du jeune homme.

Là, elle voulut, en lui offrant une somme assez forte, récompenser Onésime de sa noble et généreuse action. Celui-ci refusa dignement; il n'avait fait que son devoir et ne voulait recevoir aucune récompense. Ce que voyant, l'inconnue tira d'un petit portefeuille une carte qu'elle remit à Onésime, lequel y lut ces simples mots: ANGÈLE DE LA CHESNAYE, 17, boulevard Malesherbes. Il serra précieusement le morceau de vélin et, se nommant à son tour, prit congé d'Angèle de la Chesnaye, laquelle, devant rester à Etretat jusqu'à la fin de la saison, lui fit promettre de venir la revoir bientôt.

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez, ajouta-t-elle après l'avoir rappelé, s'il est en mon pouvoir de vous le donner, je vous le donnerai. Le service que vous venez de me rendre est de ceux qu'on n'oublie jamais.

Onésime, pour la première fois peut-être, sentit son cœur tressaillir. Il aimait cette belle Angèle. Mais quelle distance vraisemblablement le séparait d'elle! Elle devait être riche, très riche, et de plus titrée. En chemin, il tira la petite carte parfumée et la baisa comme il eût fait d'un médaillon. En deux mots et sans gloriole aucune, il conta ce qu'il venait de faire à son cousin, qui en fut ravi. Puis il reprit la route d'Epreville.

VII

— A la bonne heure, fit Jacques, mis au fait de l'aventure dont Onésime avait été le héros; tu l'es conduit en homme, là.

— En vrai gentilhomme, ajouta la tante; c'est du chevaleresque pur.

— Mais aussi tu l'es bien exposé. Dire que tu aurais pu périr... rien que d'y penser...

— Ah! pour ça oui, dit la tante, mais n'y pensons plus... ça fait trop de mal... tout est pour le mieux.

— Et tu as refusé ce qu'on t'offrait, ajouta Jacques.

— Il le devait, observa la tante; ces services-là ne se paient pas en numéraire.

— Maintenant que tu connais cette noble demoiselle, car elle est noble bien sûr, il faudra la revoir.

— J'y compte bien, dit Onésime.

— Dans huit jours, qu'en dis-tu ?

— Soit, dans huit jours.

— Puisqu'elle veut bien t'accorder tout ce que tu lui demanderas, que ne lui demandes-tu sa main ? articula Brigitte.

— Tiens, c'est une idée, fit Jacques.

— Elle refusera, fit Onésime.

— C'est selon, dit Brigitte, tu peux toujours formuler ta demande.

— Je n'oserai jamais.

— Tu ne peux pas savoir, reprit Jacques, si elle te refusera, avant de lui demander.

— C'est juste, dit Onésime, il faut que je parle.

— C'est ça mon lieu, dit Jacques, veux-tu que je t'accompagne ?

— Inutile, dit Onésime, pour cette fois, j'irai seul.

Onésime revint donc à Etretat, mais déjà la chose avait fait du bruit. Les journaux publièrent des entrefilets d'un dramatique saisissant; la gravure même s'en mêla, et Onésime fut représenté au moment où, tenant dans ses bras la plus adorable des baigneuses, il remontait le rocher. Du reste, force éloges donnés au courageux Maclou, qui, tout en sauvant la vie à une riche héritière, pouvait bien s'être assuré des droits à sa possession. Bref, on faisait entrevoir la possibilité d'un mariage prochain.

Il se rendit tout droit à l'hôtel Blanquet, escomptant d'avance tout le plaisir qu'il allait tirer d'une seconde entrevue. Cette fois, il serait moins timide, il oserait rester. Il dépendrait son amour, un amour profond, vivace comme tout amour né spontanément, et, finalement, il demanderait sa main.

Ce ne fut pourtant pas sans quelque émotion qu'il franchit le seuil de l'hôtel et demanda à parler à M^{lle} Angèle de la Chesnaye.

— M^{lle} Angèle de la Chesnaye, dit l'hôtelier, elle est partie.

— Partie ! fit Onésime.

— Elle était, il y a trois jours, à Dieppe; revenue hier ici, elle a quitté Etretat ce matin pour aller à Trouville, mais elle doit s'arrêter au Havre.

Onésime se fit répéter ce qu'il venait d'entendre.

— Mais au moins, dit-il, elle doit revenir sous peu ?

— Je ne crois pas; elle a soldé sa note et n'a pas dit qu'elle dût revenir.

Onésime fut atterré.

Ainsi, celle pour laquelle il n'avait cessé de soupirer pendant huit jours, celle dont il rêvait déjà de devenir l'heureux époux était partie sans laisser ou sans lui adresser un mot de souvenir.

Pensée cruelle, navrante !

« Etretat, Dieppe, Trouville, Le Havre, » allait-il répétant. Elle avait donc un pied sur toutes les plages !

Cette idée le torturait.

Mais il en aurait le cœur net. Il irait au Havre, — peut-être que là il pourrait la rencontrer — et de là, s'il en était besoin à Trouville.

Il ne songe même pas à voir son cousin : la voiture allait partir, il y monte. Voici qu'il arrive.

« Mais où la trouver, si elle est ici ? » se dit-il en prenant pied sur le cours de la République. Il suit au hasard le boulevard de Strasbourg quand, à la hauteur de la sous-préfecture, il croit apercevoir Angèle de la Chesnaye dans un *car*. Il saute sur la plate-forme, bouscule un jeune homme et une femme d'âge, et tombe comme un ouragan dans l'intérieur.

Mais, ô fatalité, ce n'était pas elle ! Il croyait pourtant bien l'avoir

reconnue. Ses traits étaient si bien gravés dans sa mémoire ! Il s'excuse de son mieux, mais, dans sa précipitation à gagner une place, il se laisse tomber sur une respectable nourrice en train d'allaiter son nourrisson. Cris de l'enfant, imprécations de la nourrice. Le conducteur, qui le prend pour un fou, somme Onésime de descendre; Onésime paie sa place et ne descend pas.

— Où allez-vous enfin ? lui crie le conducteur.

— Je cherche une baigneuse, fait Onésime.

— Une baigneuse ? c'est à Frascati, Je vous y mène.

À Frascati, même déveine. Le nom d'Angèle ne figure pas sur les registres de l'hôtel. Désespoir d'Onésime. « Irai-je à Trouville ? se demande-t-il. Oui, c'est cela. Là, du moins, je suis certain de la rencontrer, dussé-je rester quelques jours à l'attendre. » Il court au grand quai pour s'embarquer; mais, sempiternelle fatalité ! il y arrive juste au moment où démarrait le bateau, et il n'y avait plus de départ !

Pestant, maugréant, il entre dans un café pour prendre un bock; un journal lui tombe sous la main. Machinalement il le parcourt, puis tout à coup il devient blême. Un entrefilet vient de le frapper au cœur. Il est ainsi conçu :

« Nous avons rapporté, il y a quelques jours, le sauvetage, à Etretat, d'une jeune fille du nom d'Angèle de la Chesnaye, sauvetage opéré avec un rare courage par le nommé Onésime Maclou, d'Épreville. C'est, « d'une jeune dame » qu'il fallait dire. Nous apprenons, en effet, que la personne sauvée, dont le nom de fille est bien Angèle de la Chesnaye, est, depuis quatre ans, mariée à M. Hubert D'Estang, professeur de langues étrangères, mais qu'elle est, depuis environ deux ans, séparée de corps et de biens d'avec son dit mari. »

Ce fut un coup de foudre pour Onésime, la destruction complète de ses espérances !

« Mariée ! fit-il, mariée ! »

Il s'empressa d'ouvrir d'autres journaux épars sur les tables, mais le même fait s'y trouvait reproduit.

Le soir même, il rentra à Épreville.

VIII

Jacques en tomba de son haut. La tante, qui, chaque soir et chaque matin, ajoutait à ses prières : « Seigneur, une héritière, s'il vous plaît ? » faillit en faire une maladie.

— Séparée de corps et de biens ! fit Brigitte, il y a des motifs sans doute et je n'augure rien de bon de cette dame D'Estang qui, sous son nom primitif, s'en va courir les falaises à trois heures du matin. Voyez-vous ça ! Et moi qui croyais... Enfin, c'est une affaire à laquelle il ne faut plus penser. Tu as fait ton devoir, dit-elle à Onésime, c'est la chose essentielle.

— Plus que ton devoir, dit Jacques.

— Mon père, j'ai agi comme tout homme de cœur eût agi à ma place.

— Bien, fit Brigitte, et les journaux ont parlé de toi; ça te pose, mon garçon, ça te pose.

Onésime ne répondit pas : il venait de décider, à part lui, qu'il attendrait pour se marier des destins meilleurs.

Il reprit sa vie habituelle, évitant tout ce qui pourrait raviver les préoccupations de son père et de Brigitte.

Où le laissa faire.

Adolphe CHEVASSUS.

(La suite au prochain numéro.)

L'ANNÉE TERRIBLE

Une magnifique édition de *l'Année terrible*, de Victor Hugo, vient de paraître, illustrée par MM. Vierge et Flameng. L'illustration est digne de l'œuvre; chacun des tableaux de ces grands poèmes se reflète dans des dessins agités et sombres, pleins d'armées et de multitudes, de ténèbres et de rayonnements. Les choes et les écroulements des champs de bataille, les bastions, les postes, les campements de Paris transformé en forteresse assiégée, ses barricades cyclopéennes, les tranchées creusées par les soldats dans la terre glacée, les files transies et patientes des femmes faisant queue à la porte des boucheries et des boulangeries, les ambulances encombrées de blessés, les fossés débordant de cadavres, les bataillons partant pour le rempart ou s'exerçant sur les places, les flamboiements des incendies et les éruptions du bombardement, toutes ces scènes d'héroïsme et de détresse, d'horreur et de deuil, revivent dans les dessins des deux artistes, sous l'éclair d'idéal, sous la lueur de vision dont le génie du poète les a colorées.

Victor Hugo, lui-même, a illustré de quelques autographes pittoresques cette édition de son œuvre. Elle contient cinq dessins gravés d'après ses esquisses: un croquis naïf et charmant de sa petite-fille, la silhouette sinistre de John Brown pendant au gibet, un coin de cimetière blanchi par la lune, et les deux donjons en ruine de Vianden et de Falkenfels.

On sait l'originalité puissante des dessins de Victor Hugo. S'il n'avait autre chose à faire, s'il ne tenait une plume qui défile les plus fiers pinceaux, il aurait pu manier, en maître, la pointe de Rembrandt et de Piranèse. C'est la même vision extraordinaire des choses naturelles, le même sentiment tragique des luttes de l'ombre et de la lumière, la même entente des aspects bizarres et des effets fantastiques. Le dessinateur explique l'écrivain. On comprend mieux, en voyant la manière étrange dont il perçoit les objets, la part immense que la fantaisie et le mystère occupent dans son œuvre. On comprend aussi, à voir les édifices rêvés ou retracés par sa plume, ce qu'il y a d'architectural dans ce vaste esprit. « Maître des pierres vives », *Magister de lapidibus vivis*: l'auteur de *Notre-Dame de Paris* mériterait ce nom que prenaient les constructeurs des vieilles cathédrales. Il pourrait y ajouter celui de « maître des pierres mortes ». L'édifice et la ruine, le monument et le décombre lui appartiennent également. La vie robuste et superbe dont il anime un palais ou une église debout sur sa base n'a d'égale que la mélancolie historique et l'horreur funèbre qu'il répand sur les murailles écroulées. Hamlet, prenant entre ses mains les crânes des tombes d'Elseleur, ne questionne pas plus profondément la mort que le poète interrogeant les ruines d'Heidelberg ou du château de Corbus. Ses dessins manifestent, sous une nouvelle forme, le génie d'architecte que révélaient sa prose et ses vers.

Quelle tournure grandiose a, dans *l'Année terrible*, le donjon de Falkenfels enroulé d'un rempart à demi détruit, pareil à un squelette de guerrier drapé dans un lambeau de son manteau militaire! Les nuages noirs l'assaillent de leur pluie, comme une armée de ses flèches.

Le burg brave la nuit; on entend les gorgones
Aboier aux huit coins de ses tours octogones.
Tous les monstres sculptés, sur l'édifice épars,
Grondent, et les lions de pierre des remparts
Mordent la brume, l'air et l'onde, et les tarasques
Battent de l'aile au souffle horrible des bourrasques.

M. Paul Chenay a publié, il y a quelques années, en fac-simile, un album des plus beaux dessins de Victor Hugo. M. Méaulle, un graveur de très grand talent, en prépare un second recueil. J'imagine que l'avenir attachera un grand prix à ces croquis du poète

ébauchant à la plume les rêves et les images que cette même plume va transformer en strophes immortelles. Victor Hugo dessinant sur es marges et les couvertures de ses manuscrits, c'est Michel-Ange inscrivant ses sonnets sur le socle de ses statues ou sur la bordure de ses fresques.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

UN DRAME SANGLANT

(NOUVELLE)

Le café du passage P... dans la charmante ville de N..., c'est la ville elle-même.

Tous les habitants s'y donnent rendez-vous.

Vous y rencontrez les gros bonnets de la ville, négociants, commerçants, armateurs, marins, — en un mot, toutes sortes de gens qui tiennent dans leurs mains la vie de tout un peuple et de bien d'autres encore.

Parmi les habitués de cet établissement, on remarquait, depuis quelques mois, un ancien capitaine au long cours, M. D... vieux loup de mer, aux favoris grisonnants, qui venait chaque soir y passer quelques heures en compagnie d'un grand singe de l'Afrique méridionale, qu'il avait rapporté d'un de ses voyages au cap de Bonne-Espérance.

Il l'appelait *Maitre Jacques* et l'aimait comme un fils..., mieux qu'un fils!

Maitre Jacques avait près d'un mètre de hauteur. Il se tenait parfaitement droit sur ses pieds. Elevé à l'école du capitaine, il était poli et gracieux comme un ours. Il possédait à fond mille petits talents de société dont les dames raffolaient, et excellait surtout dans le jeu de dominos.

Habillé à la dernière mode, en vrai gandin, — ou cocodès si mieux vous aimez, — il ne semblait pas du tout gêné dans ses vêtements.

Malheureusement il était myope, et portait sur son museau démesurément allongé une paire de besicles d'argent: ce qui lui donnait un air de singe tout à fait respectable.

Maitre Jacques prenait sa demi-tasse comme un homme et fumait à ravir les londrès qu'on voulait bien lui offrir.

Le capitaine faisait d'ordinaire ses cent cinquante points avec lui; mais parfois les clients du café P... tenaient à honneur d'être les adversaires de ce quadrumane civilisé.

Certes si Decamps vivait encore, et s'il se fût trouvé à N..., il n'aurait pas manqué de crayonner sur son album la physionomie tout à la fois sérieuse et burlesque de *Maitre Jacques* en train de jouer aux dominos.

Maitre Jacques était toujours attentif à son jeu. Il ne souffrait pas qu'on prit plaisir à poser des dés qui ne se suivaient pas. C'était un singe sérieux, et, le dirai-je?... consciencieux.

Or, un soir de la semaine dernière, le capitaine et *Maitre Jacques* venaient tranquillement de terminer leur partie au contentement l'un de l'autre, quand un Anglais qui se trouvait au café demanda au vieux marin la permission de prendre sa place et de jouer avec son singe.

M. D... ne s'y opposa point et la partie s'engagea.

L'Anglais, — soit malice, soit inadvertance, — s'était déjà par trois fois trompé de dés. *Maitre Jacques*, toujours calme, haut monté dans son col, n'avait point dépouillé sa dignité de

joueur sérieux et attentif ; il s'était contenté de repousser avec un air profondément réfléchi les dés posés mal à propos.

Le gentleman continua son manège.

Et le singe, tout en montrant quelques signes d'impatience, parfaitement justifiés, se contenait cependant et écartait flegmatiquement du jeu toute pièce qui devait en être repoussée.

Mais quand pour la septième fois l'Anglais posa bien à dessein un dé inopportun, oh ! alors *Maitre Jacques* fut pris d'un superbe accès de fureur.

En un clin d'œil, il sauta sur la table, éparpillant les dominos, renversant les canettes, brisant les verres.

D'un bond, il empoigna le gentleman par le cou et le secoua avec une vigueur et une rage impossibles à décrire.

Le malheureux Anglais suffoquait, sous la rude étreinte du terrible quadrumane.

Quant à ceux qui étaient présents, ils riaient, sans pitié, de la triste figure qu'ils lui voyaient faire.

Vainement le capitaine voulut s'interposer entre ces deux lutteurs d'un nouveau genre.

Le singe, furieux, ne reconnaissait plus son maître, et s'acharnait, impitoyable, contre sa victime qui pivotait sur sa chaise, les bras en l'air, les yeux hors de la tête, la figure rouge et bouleversée.

Enfin, par un effort plus violent que les autres, *Maitre Jacques* poussa vigoureusement l'Anglais en arrière.

Et tous deux roulèrent sur le plancher, aux éclats de rire de toute l'assistance.

Cette lutte qui n'avait duré qu'un instant n'était malheureusement que le prologue du terrible combat qui va suivre.

*
**

Tous les consommateurs, attirés par le bruit de la double culbute de l'Anglais et du singe, s'étaient groupés en cercle. Les garçons, les cuisiniers, les laveuses d'assiettes, instruits de ce qui se passait, surgissaient de toutes les issues.

Les paris étaient engagés.

Dix francs pour le singe !

Dix centimes pour l'Anglais !

Maitre Jacques sera vainqueur ! — Battu l'Anglais ! criaient de toutes parts.

Pendant ce temps une voix désespérée se faisait entendre, — appel suprême de l'Anglais à bout de forces.

— Tom, Tom, à moi Tom !

*
**

Aussitôt un énorme bull-terrier, qui s'était un moment échappé du café pour chercher pâture dans les cuisines adjacentes, accourt aux cris de son maître.

Il renverse en passant quelques-uns des curieux qui entourent les lutteurs, et se rue avec impétuosité sur l'enragé quadrumane.

Le singe semble avoir prévu cette attaque furibonde. Il lâche le collet de l'Anglais et se laisse mollement rouler sous les pattes de son nouvel adversaire.

Puis, avec cette souplesse élastique qui le caractérise, il bondit en l'air et retombe à califourchon sur l'énorme dogue.

Il a bientôt fait de se cramponner aux oreilles du chien qui hurle avec rage, surpris, étonné de cette ruse hardie.

Maintenu la tête droite par les robustes mains du mandrille, fou de terreur, le carnassier se précipite à travers la masse compacte des spectateurs de cette lutte étrange. Bon nombre d'entre eux sont culbutés, les autres fuient en escaladant les tables et les divans.

De son côté, l'Anglais, — qui a repris ses sens, — en dépit des protestations qu'on lui adresse, excite de la voix son chien fidèle.

Mais Tom n'entend rien. Il continue sa course vertigineuse, emportant l'intrépide *Maitre Jacques*, qui, ayant perdu ses besicles, ne s'en comporte pas moins sur sa monture d'occasion en écuyer de premier mérite.

Cette course effrénée, sans précédent surtout à N... dans un établissement tranquille, où d'ordinaire on n'a coutume que d'entendre le bruit des dés, le choc des billes sur le billard, ou l'exclamation joyeuse d'un joueur qui vient de gagner sa partie ; cette course effrénée, tapageuse, burlesque semblait divertir énormément la galerie, qui poussait des hurras de triomphe en l'honneur de *Maitre Jacques*.

Le singe, soit qu'il comprit l'ovation dont il était l'objet, soit qu'il méditât un nouveau tour de sa façon, se dresse subitement sur le dos du chien qui court toujours ; — puis lâchant les oreilles de son ennemi, il se livre avec ardeur aux exercices de voltige les plus ébouriffants.

*
**

Les bravos, les trépignements redoublent, quand Tom, libre de ses mouvements, s'arrête tout à coup, et *Maitre Jacques*, qui ne s'est point douté de ce contre-temps, retombe en cabriolant devant la gueule du terrier avide de se venger.

Déjà le chien, l'œil en feu, les crocs menaçants, a bondi sur le malheureux mandrille.

C'en est fait de lui. Mais prompt comme l'écureuil, *Maitre Jacques* a bientôt reconquis sa position première.

Son triomphe l'égaré. Il bondit jusqu'au lustre et se brûle, horriblement à la flamme du gaz.

Il tombe cette fois pour ne plus se relever. D'un coup de dent, le chien lui a tordu la gorge.

Ivre de douleur, le vieux capitaine tire de sa poche un couteau malais, à lame courbe, et se précipite furieux sur le terrier, qui bientôt git le ventre ouvert à ses pieds.

Puis se jetant sur le corps inanimé de son cher mandrille, il le relève et le couvre de baisers.

Après ce pieux épanchement, il se tourne vers l'Anglais qui, de son côté, prodigue mille caresses à son malheureux chien et cherche vainement à rapprocher les lèvres béantes de sa hideuse blessure.

Tout le monde s'attendait à une rixe.

Il n'en fut heureusement rien.

— Monsieur, dit soudain le vieux marin à l'Anglais, vous avez tué mon meilleur ami.

— Capitaine, répond flegmatiquement l'insulaire britannique, voyez dans quel état vous avez mis mon fidèle compagnon !

Et ces deux hommes confondirent ensemble les larmes dont leur cœur débordait.

— J'avais juré que je ne voyagerais plus, reprit le capitaine, demain je reprendrai la mer ; j'irai au Cap et, dans six mois, je reviendrai avec un nouveau mandrille, que j'instruirai comme ce pauvre ami et qui fera la joie de mes vieux jours.

— Quant à moi, ajouta l'Anglais, je serai dans trois semaines en Islande et je trouverai là un remplaçant à mon Tom infortuné.

Ces deux hommes se tendirent la main.

— Bah ! dit l'Anglais, à quoi bon partir ? Soyons amis... vous serez mon chien.

— Et vous, mon singe ! riposta le capitaine.

OLDELL.

LES ALMANACHS POUR 1875

Qu'on le veuille ou non, il faut se résigner à vieillir ! C'est ce que nous viennent dire tous ces almanachs, qui sont autant de cartes de visite de l'année nouvelle. Comme si nous pouvions oublier que 1874 n'a plus que deux mois à vivre, les petits messagers de 1875 accourent frapper à notre porte pour nous avertir que, la dernière heure de décembre sonnée, un nouveau règne commencera. Toute protestation étant inutile et le meilleur parti consistant à accepter de bonne grâce ce qu'on ne peut empêcher, donnons acte à nos visiteurs de l'accomplissement de leur mission.

Salut donc, messieurs les Almanachs ! Salut à tous, grands et petits, simples ou luxueux, amis de la science et de la gaieté ! Cette année encore on prendra plaisir à vous feuilleter, à consulter vos indications, peut-être à suivre vos conseils, en tout cas à s'amuser de vos anecdotes.

C'est qu'ils sont là toute une bande, ces diables d'almanachs ! Ils s'appellent Légion. A leur tête marchent l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*, publications utiles et justement populaires, renfermant la prédiction du temps pour la fin de 1874 et pour toute l'année 1875. Puis voici, escortés des plumes les plus gaies et des crayons les plus fantaisistes, les *Almanachs Comique, Pour rire, du Charivari; l'Astrologique, le Lunatique, le Prophétique*, ce dernier avec ses curieuses révélations sur la magie, la cabale, etc. — Aimez-vous la fantaisie ? voici le *Parisien* et l'élegant *Almanach des Parisiennes* ? — La morale en action ? choisissez la *Mère Gigogne, l'Almanach des dames et des demoiselles, l'Almanach du savoir-vivre* (de Mme la comtesse de Bassanville), lesquels peuvent être mis dans toutes les mains sans danger aucun. — Est-ce du sérieux qu'il vous faut ? l'*Almanach de France, l'Almanach scientifique* vont répondre à votre appel, en même temps que l'*Almanach de la richesse* et le *Parfait Vigueron*, guide du viticulteur et du buveur. Il y en a, vous le voyez, pour tous les goûts. Donc demandez, faites-vous servir !

Le dépôt central de toutes ces utiles et peu coûteuses publications, éditées par MM. Plon et C^{ie}, est rue Garancière, 10, à Paris.

Maintenant, mesdames, permettez-nous de vous recommander tout particulièrement un nouveau-venu, qui a droit plus que tout autre à vos sympathies et à votre appui. On le trouve, comme ses frères, à Paris chez MM. Plon, et à Lyon chez M. Jossierand, éditeur. Il a pour but de vulgariser l'œuvre déjà si populaire du journal *la Jeune mère*, rédigé par l'éminent docteur Brochard, qui a consacré sa vie à améliorer la situation des enfants. Il se nomme *l'Almanach illustré de la Jeune mère*.

En publiant cet almanach, le docteur Brochard a voulu répandre dans toutes les classes de la société de saines notions sur l'hygiène du premier âge; il a voulu apprendre à toutes les mères à bien élever leurs enfants. La grande mortalité des nouveaux nés, en France, n'est pas le résultat des maladies qui frappent ces petits êtres; presque toujours, elle est due à des erreurs de régime, à des fautes commises contre l'hygiène. L'excessive mortalité des nourrissons n'est pas provoquée, comme on le croit, par la seule incurie des nourrices mercenaires; elle est due surtout à l'ignorance des mères qui ne savent pas mieux élever leurs nouveau-nés que les nourrices elles-mêmes. Apprendre aux femmes de la campagne, comme à celles de la ville, à nourrir leurs enfants; leur enseigner, ce qu'elles ignorent presque toutes, les soins que réclament les nouveau-nés pendant les premières semaines, les premières années de leur vie: tel est le but de cet almanach, qu'il est du devoir de tous de propager.

En le signalant à nos lectrices et en les engageant à le couvrir de leur patronage, c'est plus qu'un devoir que nous leur indiquons, c'est une bonne œuvre que nous les mettons à même d'accomplir et à laquelle nous sommes heureux de nous associer.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

Nous venons de recevoir le prospectus de modes, pour la saison d'hiver, de la maison de commission LASSALLE et C^{ie} (25, rue Louis-le-Grand). Ce prospectus, qui se publie à chaque saison, étant considéré dans le monde élégant comme le plus sûr renseignement à consulter sur les toilettes les plus distinguées, nous n'hésitons pas à en donner un extrait à nos lectrices. Voici ce que nous y lisons :

« La grande polonoise reste encore très en vogue; elle est adoptée, cette saison, plutôt comme vêtement de sortie que d'intérieur. On en a sensiblement rajeuni le genre, le relevage, la forme, et on les ornemente presque toutes de fourrures ou de plumes. Des polonoises en matelassé de soie ou en velours, garnies de fourrure, de plumes ou de jais, offrent une richesse extrême et jouissent d'un grand succès pour toilettes habillées.

« Les pardessus doublés de fourrure (ventre de petit-gris) se porteront plus que jamais, et les plus distingués seront longs et amples, ornés d'une bordure de fourrure large de 6 à 8 centimètres.

« Nous mêlons nos toilettes de laine les plus jolies avec de la faille ou du velours de nuances assorties, et nous arrivons ainsi à des mélanges très heureux et fort élégants. Nous faisons aussi des costumes d'un goût parfait, en tissu de laine très ornémenté de galon mohair de même couleur, avec ou sans addition d'un bord de plumes placé autour de la tunique et du vêtement.

« Adresser toutes les commandes et demandes de renseignements à la maison LASSALLE et C^{ie}, rue Louis-le-Grand, 25, à Paris. »

NOTRE GRANDE PRIME

Nous rappelons à nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie}, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie} à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 francs, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. ET FILS.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.